

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 30 (1892)
Heft: 37

Artikel: Le roi de Grèce
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-193145>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

einvià dè soumichenà, preind lo tsemin dè fai po lài allà; mà m'einlèvine se dein lo trein ne fe pas cognessance avoué 'na galéza lurenà que lài pliésai gaillà. Lo compagnon, qu'étai bio valet, crâno artilleu, et que n'étai pas bête, fe preindrè fû ao tieu à la pernetta, et après avâi djazâ on bocon et s'étrè de lào noms, lè dou z'amoeirâo sè baillont rendez-vous po onna demeindze iô on dévessai dansi dein lo veladzo iô restâvè la grachâosa, et sé duront separâ à la gâra iô décheindâi lo galé.

Lo gaillà sè preintâ don ein municipalitâ et après avâi distiutâ l'affèrè, on ein restâ qu'après avâi examinâ lo dévi à lizi, ye farâi son prix et que baillèrâi reponsa pè onna lettra.

Ora, qu'est-te arrevâ? lo dzo iô noutron coo a écrit à la municipalitâ, l'a profitâ d'écirè assebin à sa mia, po lài derè que n'avâi pas pu allâ lo dzo dè la danse, et quand l'a z'u allietâ lè lettrès, s'est trompâ ein écristeint lè z'adressès, et l'a einvoyi à la municipalitâ ellia que l'avâi écrit à sa boune amia à veni, et l'autra, à la pernetta.

Et vouaïque coumeint ellia tsanera dè bévua lài a fé manquâ et onna soumechon et on mariadzo, kâ n'a jamé oïu reparlà, ni dè la municipalitâ, et ni dè la damuzalla.

Nous remarquons à la fin d'une plaquette publiant le programme des *Régates internationales* qui ont eu lieu à Vevey, dernièrement, le poème suivant reproduisant, d'une façon très saisissante, une scène de sauvetage sur le lac Léman.

Sauvés ?...

C'est le soir, et dans l'air où flottent les nuages, L'éclair a dessiné son sillon lumineux ; Tout est lourd, tout est gris ; sur les monts, sur les plages, Roule un voile de brume épaisse ; quelques feux indécis, tremblotants, scintillent dans le vague Comme autant de « follets » perdus à l'horizon ; Le lac est moutonneux, l'eau frémit et la vague Menaçante, terrible, appelle l'oraison.

Ils sont là, sur le quai, silencieux, rigides, Une dizaine au plus, interrogeant la nuit, Lorsque, parfois, l'éclair, en ses lueurs rapides, Sur l'immensité sombre et décevante, luit. On sait que le matin des barques sont parties — Bateaux de pêche, tous — et deux manquent encor. Il s'agit de sauver, si l'on peut, quelques vies ; Il s'agit d'arracher des hommes à la mort.

Tout à coup, l'un d'entre eux, vers le large, découvre Un point noir peu visible et mobile surtout, Plongeant jusqu'au tréfond de l'onde qui s'entrouvre Pour repartir encor, dans la brume, debout. — C'est l'*Abeille*, dit-il, j'en reconnais la coupe, Gros-pierre en est patron, ses fils sont avec lui, Camarades ! Allons ! Courage ! A la chaloupe, Voyez !...

Il montre, au loin, la barquette qui fuit.

A présent, c'est la lutte intense avec les lames, Les sauveteurs courbés sur leurs bancs, sans souci Des dangers entrevus, se cramponnent aux rames Et combattent le flot. Ni trêve, ni merci. On la victoire heureuse ou la mort. Ce dilemme Est fort clair et chacun des rameurs le sait bien Qui, tout en travaillant, songe aux petits qu'il aime, Au bonheur familial, simple et quotidien.

Les éclairs, maintenant, illuminent la nue ; Sans interruption se suivent les lueurs, Et l'on voit le bateau perdu qui s'évertue A rejoindre l'esquif espéré des sauveurs. — Un effort... Oh ! hisse ! oh ! encore un, nous y sommes ! Morts ou vivants, à bord ?

Une voix dit : « Vivants ! »

— Combien ?

Malgré l'orage, on distingue quatre hommes Effarés, bras tendus, quatre désespérés...

Mais bientôt, sur la rive où la foule inquiète Espère en frémissant un résultat heureux, Naufragés et sauveurs, gaîment, le cœur en fête, Abordent, oubliant les menaces des cieus, La même joie immense et sainte les anime, Pour les uns c'est le calme après un dur conflit ; Pour les autres, la paix divinement intime Et le doux sentiment du devoir accompli.

HENRI DELAVIGNE

Le roi de Grèce, récemment à Aix-les-Bains, y menait une vie des plus simples, voulant oublier complètement qu'il était roi. Il se refusait à tout entretien politique. L'autre jour, on lui mettait sous les yeux un article d'un journal du soir rendant justice à ses qualités royales :

— J'aimerais mieux, répondit-il, qu'on ne s'occupât pas de moi. Pourquoi ces éloges ?... Mon désir est de passer ici quelques jours tranquilles.

De fait, son plus grand bonheur était de sortir seul dans Aix. Vêtu d'un costume sombre, coiffé d'un chapeau de feutre, il partait le matin de l'hôtel, à pied. On le reconnaissait. Les blanchisseuses le saluaient : « Bonjour, monsieur le roi ! » Et il leur répondait, caressant les enfants et leur donnant parfois « des sous. » Il a d'ailleurs la prétention, justifiée, de connaître tout le monde à Aix. Il demandait l'autre jour à un habitué de cette jolie station :

— Connaissez-vous tout le monde, depuis l'établissement jusqu'au grand port ?

— Certes non, Sire...

— Eh bien ! je suis plus savant que vous.

Après sa douche, en effet, Georges II faisait seul une longue promenade à pied, comme un bon bourgeois en vacances.

Phénomènes de végétation.

On vient d'amener au Central Park de New-York un chêne géant de la Californie, « sequoia gigantesque. »

Ce colosse végétal mesurait vingt pieds de diamètre et trois cents pieds de haut. Il n'a pas fallu moins de trente hommes, travaillant douze jours, pour abattre ce prodige végétal. Il est d'ailleurs bien rare, qu'en Californie, on se serve de la hache pour couper de tels géants. Il est de ces sequoia qu'aucun procédé mécanique ne saurait coucher sur le sol, qu'aucune scie ne pourrait tailler en poutrelles. Les Californiens les font ordinairement sauter, comme

un simple immeuble, à la dynamite et se servent des débris énormes pour se chauffer.

La Californie est, d'ailleurs, la contrée des arbres gigantesques dont on verra, à l'exposition de Chicago, un spécimen stupéfiant. Sont à jamais célèbres dans les annales botaniques des végétaux monstrueux, découverts vers 1840, dans une vallée sauvage, à soixante lieues de Sacramento. L'un de ces géants invraisemblables, haut de 420 pieds, reçut le nom de « Père de la forêt ; » un autre, élevé de 340 pieds, fut appelé « La mère ; » le reste de cette famille de colosses, prit le sobriquet d'« enfants, » étranges nourrissons de 200 pieds, âgés de plus de mille ans.

Des mineurs imbéciles n'eurent rien de plus pressé que de mutiler ces reliques vivantes d'un âge lointain. Une quinzaine de siècles avaient laissé debout ces ancêtres vénérés. La hache se tourna contre leur sainte vieillesse. On s'attaqua justement au plus vieux, au plus noble, au plus grand, à ce colosse de 420 pieds, presque aussi élevé que la grande pyramide d'Egypte, qui succomba à ces mutilations impies.

Après le tour du « Père de la forêt », vint le tour de la « Mère. » On lui arracha son écorce jusqu'à une hauteur de 120 pieds. Oui ! on mit le vieil arbre à nu, on le dépouilla de l'habit séculaire dont la patiente nature l'avait couvert, on l'exposa aux morsures des tempêtes et aux feux du soleil.

Eh bien ! le colosse résista à ces assauts misérables ; l'arbre tint bon contre la hache de Lilliput et répara peu à peu les outrages cruels que lui infligea la sottise humaine.

A chaque printemps, « la Mère de la forêt » se couvre de nouvelles feuilles et pousse de nouveaux rameaux, comme si sa blessure de 120 pieds n'était qu'une égratignure. A chaque printemps, elle retrempe sa verte vieillesse dans une sève intarissable et, caressée par la brise des bois, inondée de rayons, elle ne se lasse jamais de recommencer les œuvres fécondes de l'éternel amour.

(La France). FULBERT-DUMONTEIL.

Excursion à Zermatt. — La dernière excursion à Zermatt, pour 1892, organisée par MM. *Ruffieux et Ruchonnet*, est fixée au samedi 17 courant. Espérons que d'ici là le beau temps nous reviendra et permettra à de nombreux excursionnistes de profiter de l'occasion avantageuse qui leur est offerte de visiter cette magnifique région des hautes Alpes. On sait, du reste, tout l'attrait que les belles journées de septembre donnent aux paysages alpestres : les teintes sont plus douces, les détails d'une grande pureté et la température bien plus agréable que dans les mois